

—Va donc pour *Sabretache* ! Avez vous une selle et une bride, au moins ?

—Oui, oui, nous avons tout ce qu'il faut.

—Eh bien ! demain j'enfourcherai la hussarde et nous irons faire un tour ensemble, l'un portant l'autre. Bonsoir, ma chère hôtesse, je regagne ma chambre.

Léon Randal alluma une cigarette, prit un chandelier de cuivre et monta dans la chambre bleue où l'attendait un lit excellent.

Il fit tourner deux fois la clef dans la serrure, poussa les doubles verroux de la porte, et, tout en se déshabillant, il murmura :

—Ah ! tu te maries, Gontran de Strény, et tu te proposes sans doute de m'envoyer après la noce une lettre de faire part ! Ami Gontran, tu comptes sans moi, et ton mariage n'est pas encore fait !

Puis il se coucha et éteignit la lumière, mais il ne s'endormit pas sans peine, car pendant bien des heures on aurait pu l'entendre se tourner et se retourner dans son lit.

Ce soir-là, le docteur Louis Perrin rentra très-tard. Le lendemain matin, appelé à trois lieues de Rixvillers pour un cas grave, il partit au point du jour, et, par conséquent, ne déjeuna point avec Léon Randal.

Ce dernier, avant de quitter sa chambre, avait tiré de sa valise un bavard de chagrin vert, amplement garni de petit papier à lettres, glacé et parfumé, et de mignonnes enveloppes.

Il écrivit quelques lignes, traça sur une enveloppe le nom du baron de Strény, et mit cette enveloppe dans le portefeuille qui ne quittait jamais la poche gauche de sa jaquette de velours noir.

Vers midi, Léon Randal, ganté de frais, tenant de la main droite sa cravache et faisant sonner les éperons d'aciers ajustés aux talons de ses bottines, enfourchait dans la cour de l'auberge *Sabretache*, la pacifique jument poussive, un peu surprise de sentir un cavalier sur son dos, vouée qu'elle était, depuis tant d'années, à l'humble condition de cheval de carriole.

Cependant, lorsque les mollettes des éperons s'approchèrent de ses flancs, et lorsqu'elle entendit la cravache siffler à ses oreilles, elle se souvint de son ancien métier, elle secoua son mors quasi-gaillardement, prit des airs coquets, s'encapuchonna quelque peu, fit même une tentative, non suivie de résultat, pour pointer, et partit enfin à un trot qui remplit d'étonnement et d'admiration Monique Clerget, Marie-Jeanne et Jean-Claude, debout tous les trois sur le seuil de la porte charretière.

—Savez-vous, s'écria Monique, savez-vous qu'elle est encore joliment bonne, cette bête-là !

—Si elle est bonne ! ah ! je le crois bien, la bourgeoise ! répondit Jean-Claude avec conviction, elle vaut cinquante francs comme un liard !

Léon Randal, éperonnant *Sabretache* pour la tenir à cette brillante allure qui la faisait estimer à si haut prix par Jean-Claude, s'engageait dans cette interminable montée qui conduisait, depuis le village de Rixviller, au plateau sur lequel était situé le château de Rochetaille.

En une heure et quart le jeune homme franchit la distance qui séparait le bourg et le château.

A cinquante ou soixante pas de la grille du parc, un bouquet d'arbres assez touffu s'élevait sur la lisière d'un champ.

Léon Randal mit pied à terre, conduisit *Sabretache* dans ce massif, l'attacha à une branche et revint auprès de la grille.

Au moment où il allait l'atteindre, un homme en sortait, coiffé d'un large chapeau de paille, et portant une bêche sur l'épaule.

C'était Jérôme Pichard, le jardinier beau parleur que nous avons entendu répondre à Périne Rosier lorsqu'elle était venue demander du secours dans la nuit de l'accident.

Nous savons déjà que Léon Randal portait un costume d'une élégante originalité, et que sa tournure était cavalière, aussi Jérôme Pichard le salua-t-il jusqu'à terre.

—Mon ami, lui demanda le jeune homme, cette propriété n'est-elle pas le château de Rochetaille ?

—Oui, monsieur, répliqua Jérôme.

Et il se hâta d'ajouter :

—Le château de Rochetaille, appartenant à Mme de Kéroural, de qui j'ai l'avantage d'être le jardinier en chef et le serviteur de confiance, dont je m'acquitte avec soin, zèle, exactitude et mutuelle satisfaction, j'ose le dire...

—Voilà une avenue magnifique, reprit Léon Randal.

—Tels que vous les voyez, monsieur, ces arbres-là ont cent cinquante ans, et c'est un âge pour les marronniers.

—Le parc me semble admirablement entretenu...

—L'étant par moi-même, fit Jérôme en se rengorgeant, il ne saurait être que bien distingué, et il l'est, monsieur, j'ose m'en piquer.

—Je suis fort amateur de jardins, continua Léon Randal ; il me serait particulièrement agréable de visiter celui-ci pendant quelques instants, si toutefois vous voulez bien, vous, monsieur, qui êtes le jardinier, en chef et l'homme de confiance, m'en accorder l'autorisation.

Jérôme se gratta la tête et parut hésiter.

—Monsieur m'honore, murmura-t-il enfin non sans embarras, ce serait avec bien du plaisir... mais...

Une phrase ainsi commencée ne pouvait aboutir qu'à un refus. Léon Randal l'interrompit net en mettant une pièce de cinq francs dans la main du jardinier, et en disant :

—Vous comprenez, mon brave, que je suis un homme du monde, un homme discret, et que je n'admettrais même pas la pensée de me rendre importun. Expliquez-moi donc de quel côté je puis promener mon admiration pendant cinq minutes, tandis que vous irez boire à ma santé cette bagatelle, et, soyez sans inquiétude, je n'abuserai pas de la permission.

Jérôme regarda la pièce de cinq francs d'un air attendri, et la glissa dans sa poche avec recueillement.

—Oh ! murmura-t-il ensuite, il n'y avait pas besoin de ça, on voit bien tout de suite à qui l'on parle. Entrez, monsieur, vous pouvez faire un petit tour. M. le baron est à la chasse, Mme la comtesse, quand elle est seule, ne va guère souvent plus loin que les bosquets qui sont près du château, autour de la pelouse. Vous ne rencontrerez personne et je vous attends ici pour refermer la grille derrière vous quand vous serez sorti.

—Grand merci, fit Léon Randal en entrant dans le parc et en se disant tout bas : —Gontran est absent, si je pouvais voir la comtesse !

Le meilleur et sans doute l'unique moyen d'arriver à ce